

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "L'IMMORALISTE"

(SUITE)

JACQUES COPEAU

(L'Ermitage, 14^e année n° 11,
novembre 1903, pp. 212-6)

("Lu d'un trait L'Immoraliste d'André Gide", note le dimanche 27 juillet 1902, dans son Journal, le jeune Jacques Copeau (né le 4 février 1879, il a vingt-trois ans et séjourne alors en Suède).

"Qu'il est noble de dénier toute certitude, valeureux d'aborder des effrois encore impossibles à définir ! [...] André Gide désigne par le cri humain des abîmes inévitables. J'aime jusqu'à certaines faiblesses de dessin, jusqu'à certains défauts élémentaires qui peuvent faire de ce livre un livre incompréhensible, et qui en rendent la beauté comme provisoire." Huit mois plus tôt, il a découvert Les Nourritures terrestres, y a goûté la "douceur d'une inquiète fraternité reconnue" et a souhaité devenir l'ami de l'auteur. C'est à L'Ermitage que Copeau envoie bientôt quelques pages sur L'Immoraliste — quelques pa-

ges qui lui valent une première lettre de Gide, le 7 janvier 1903 : la revue ne publiera pas ce texte ; ces pages, lui écrit Gide, "n'ont été arrêtées que par moi [...]. Pourquoi, consulté par Ducoté, j'ai prié celui-ci de ne les publier point ? c'est poussé, croyez-le, par un sentiment de convenances. Signées d'un nom encore inconnu et paraissant dans une revue qu'on me sait toute dévouée, elles pouvaient, aux yeux des malintentionnés, passer pour un éloge de commande ; cette apparence de réclame m'eût déplu." Pourtant, "ces pages étaient belles, émues et parmi les plus intelligentes que l'on ait écrites sur mon livre". Aussi, lorsque Copeau — qui aura entre temps rencontré Gide, et l'amitié sera née entre les deux hommes — reviendra à la charge l'été suivant, aura-t-il aisément raison des réticences de l'écrivain : "Le temps s'étant écoulé," écrit-il à Gide le 12 août, "vous ne pouvez plus craindre, me semble-t-il, l'insinuation malveillante dont s'alarmait votre pudeur, naguère. [...] Et puis... et puis ce que disent les autres, hein ? nous nous en foutons." De Biskra, le 20 décembre, Gide pourra écrire à Copeau : "Vos pages sur L'Immoraliste m'ont été délicieuses à relire.")

A L'IMMORALISTE

Pour Bernard Spycket.

Au fond obscur et fiévreux des demeures, les jeunes se sont voués à l'amour du départ. Tu le savais...

Toi, familier des effrois encore vierges, de nos ferveurs incohérentes, toi qui osas dire : *Me voici*, — nous t'accueillons, éducateur d'autant plus précieux que tu sais mal élucider ton secret. Mais tu es ton secret. Fugitif, tu viens nous dire... la course, et le manque de fatigue, et l'impudeur de consentir à l'existence miracu-

leuse, passionnément, avec indifférence. Tu désignes, par le cri humain, les abîmes libres.

C'est pourquoi nous repousserons du pied les seuils, et te suivrons... où ? tu n'as pas dit le but. N'importe : vers la lumière quotidienne ou bien l'ombre des routes, pourvu qu'on y croise parfois son image. Nous la saluerons, sans mots, en étrangers.

Il n'est rien que tu veuilles enseigner. Il n'est rien dont nous souhaitions être instruits. Ô questions, demeurées sans réponses ! Voilà la réponse dont nous avons besoin. De quelles évidences oserions-nous léser l'intégrité vivante ? Nous les avons écartées toutes, comme un nageur sépare les eaux, de ses bras jetés en avant.

Que chaque expérience soit enivrante et neuve. Le hasard nous inspire : nous ne consulterons en nous que ce qui n'est pas appris, pas ressenti, pas aimé, ni pleuré. Nous inventerons pour notre instinct un vertige qui absorbe la minute, veuve du passé, et s'en nourrisse. Nous croirons au monde, pourvoyeur d'ivresses. Et nous délivrerons des concupiscences ignorées. Mais les mains éduquées à saisir, qu'elles sachent ne rien retenir, défiantes de toute possession. Nous serons fervents et désintéressés.

Le simple et chaleureux circuit du sang renouvelé en notre poitrine la persuasion. Nous voulons vivre — quelle vie ? ô couleurs ! ô fantaisies ! — instruits du moins qu'il n'est pas un point de contact entre la vie qui nous cherche et nous qui cherchons la vie. Vagabonds, joyeux "ou plutôt amusés" d'épouser une "fatalité heureuse", nous passerons par la mort, distraits de déchiffrer les concepts anciens, répudiant la voix qui nomme et le doigt muet qui désigne.

Alors, puisse la convalescence devenir notre *état naturel* — comme fut pour d'autres la maladie —, puissions-nous éprouver la vie en conva-

lescents, appliquer avec les lèvres, sur tout objet, le sceau de l'amour de nous-mêmes ! Nous croirons n'être faits que pour la joie, mais ne renoncerons pas à la douleur, ayant l'amour démesuré qui n'aime rien et se confond avec l'oubli.

Ah ! ne crains pas, cher Immoraliste, que nous nous détournions vers un faubourg, ou quelque maison fabuleuse. Nous n'avons qu'un visage, avide de connaissance, qui ignore la reconnaissance, ce torticolis. Il veut se baigner d'aurore... Ayant laissé *les figures de famille* (1) nous savons être épris de notre différence. Nous respirons, à même le ciel creux, notre propre valeur, et ne ressemblons plus qu'à l'étonnement. Et nous serons sans lieu, comme sans mémoire.

Ceux qu'un *Dieu neuf*, tendre Michel, proposait à ton adoration afin qu'elle s'en désenchantât : je les aperçois...

Ô Bachir, viens t'asseoir à nos chevets d'agonisants et les occupe d'un amusement naïf. Que le soleil sous nos yeux tiédissant ta peau, nous en offre la tentation, comme d'un fruit ! Viens nous déprendre de mourir, nous qui saurons mépriser la vie, — plutôt toute forme ou trépasser la vie.

Lassif, petit berger, initié par la flûte nos oisivetés copieuses : nos sens se multiplieront sous l'attouchement des souffles venus de loin ; ils vivront comme vit la lumière dans l'eau.

Ô Mektir, avertis-nous que le sommeil n'est point précieux. Fais honte, par ta nudité, aux porteurs de bandelettes. Virole, de tes mains rusées, nos superstitions.

Et toi, Ménalque !...

Marceline, nous attendons de ton sourire une révélation qui lui soit étrangère. Par ton é-

(1) Paul Claudel.

treinte nous viendra la solitude. Notre ambition d'espace se heurte à toi, que nous aimons, sur tes genoux s'appriivoise à des caresses provisoires et décisives, à l'inspection minutieuse de la face, comme d'un paysage... Mais tu l'as détournée, déjà. Et te voici de l'autre côté de notre amour, exilée sous le faix de nos croyances, de nos délices surannées. Toi qui ne nous disputes pas la lumière, toi qui prends l'ombre et la mort, nécessaire à de plus justes exaltations, ton deuil enrichissant nous fait crier vers la haute mer, lorsque perle à tes lèvres cette dernière goutte de sang par quoi, Marceline, tu nous es malgré tout plus chère...

N'est-ce pas, Immoraliste ?... Tu suspendis ta course sous la main froidissante. Tu la vis jeter le chapelet. Ces yeux que tu as clos t'auraient-ils influencé d'une contagion secrète, induit à te palper... une conscience ? Et ta sincérité, n'as-tu pas hésité à la reconnaître analogue d'un *entêtement dans le pire* ? Tu t'interrogeais sur ce qu'un homme peut encore et tu crus faire cette découverte : dire *oui* à tout ce qui est défendu.

Ô Immoraliste, quelle *autre morale* s'insinuerait donc en ta vigueur ? Ô Immoraliste, ce titre d'Immoraliste tu l'assumas un peu au hasard, sans doute, soumis encore à des habitudes de pensée traditionnelles, tenté par des *méthodes inverses*.

Tu veux savoir quelque chose ! Mais quelle affirmation aurais-tu le droit d'aventurer sur toi-même ?

Ce que tu poursuivis, hâtons-nous d'y soupçonner, pour aujourd'hui : une faculté d'entretenir des métamorphoses... "Se livrer voluptueusement à soi-même."

Mais crains l'ennui et l'immobilité. (L'azur devant tes yeux deviendrait inutile ?) Ah ! sauras-tu longtemps encore haïr la mort ! Ne t'arrê-

te pas ! Il faut *finir la route* (1), — et puis recommencer, sans espoir.

Ô type humain ! ne te laisse pas fragmenter, ne souffre pas être asservi : nous attendons avec amour ton nouveau crime, ta suprême beauté...

Juillet 1902, Mølle, Suède.

EDMOND PICARD

(*Le Peuple*, 18^e année n° 320,
dimanche 16 novembre 1902)

(Dès 1891, Edmond Picard (1836-1924), avocat, écrivain et journaliste bruxellois, avait attiré l'attention du public belge sur *Les Cahiers d'André Walter*. Gide le rencontra quelques années plus tard, alors que Picard dirigeait le cercle de la "*Libre Esthétique*" avec Octave Maus. Fondateur en 1881, avec Octave Maus et Émile Verhaeren, de l'hebdomadaire *L'Art Moderne* où il défendait un art social engagé, il était aussi l'auteur d'un livre sur le Maroc, *El Moghreb el Aksa*, rapporté d'un voyage fait en 1887, chargé de mission par le gouvernement belge et accompagné de Théo Van Rysselberghe. V., en réponse à l'article ci-dessous, la lettre de Gide à Picard, BAAG n° 17, p. 12.)

L'ÉTAT MORAL DE LA JEUNE BOURGEOISIE FRANÇAISE. A PROPOS DE *L'IMMORALISTE*, PAR ANDRÉ GIDE.

Indépendamment du plaisir d'Art que donne aux lecteurs une belle œuvre littéraire, elle a souvent un résultat, sinon plus élevé, peut-être intéressant : celui de révéler l'état mental du

(1) Paul Claudel.

milieu social dans lequel elle a surgi. Les livres sont comme les plantes qui se transforment avec le sol et la culture ; en les voyant, un botaniste doublé d'un chimiste peut dire quelle est la nature du terrain sur lequel elles poussent.

Depuis quelques années la littérature française est singulièrement révélatrice à cet égard. Elle fournit indirectement des renseignements plutôt tristes sur l'état des âmes de la jeunesse bourgeoise chez celle qui jadis était dénommée non seulement par elle-même avec orgueil, mais encore par l'étranger avec admiration ou envie, "la Grande Nation". C'est qu'elle était, en effet, alors la directrice mentale universelle de notre race par la noblesse, la hauteur et la santé de ses idées.

Ah ! combien il en est autrement aux heures présentes ! On se passe maintenant si facilement de la France !

Je ne parlerai pas du phénomène vraiment désormais trop banal et trop signalé de l'abondance inouïe des œuvres libertines dont le crescendo semble ne pas avoir atteint encore son point culminant ; car la Tribadie effrontément affichée en ces derniers temps dans *Claudine en Ménage* par exemple (autant d'éditions que certains Zola), en laquelle est venu culbuter ce livre charmant *Claudine à l'École*, semble n'être qu'un passage vers un autre des cinq vices contre nature de la Pentapole dont Gomorrhe et Sodome furent les ornements sinon "les plus beaux", au moins les plus notoires. Il s'agit là d'une situation morale plutôt *parisienne* que française, due apparemment à la présence permanente dans la capitale "Auberge du monde" des cent mille fêtards venus de tous les horizons et incessamment renouvelés, qui y apportent les désirs et les ignominies de la polissonnerie cosmopolite et n'ont de commun avec la France que le séjour passager et

contaminateur qu'ils y font.

Mes préoccupations relatives à un pays que j'aime depuis mon enfance et que je préfère à tous, sauf le mien, vont à un autre mal dont le volume d'André Gide, cité en tête de cet article, est une attestation nouvelle. Des œuvres précédentes, notamment *Les Déracinés*, de Barrès, pour ne citer que la principale, en avaient donné le sentiment et avaient fait songer bien loin en arrière à la *Confession d'un Enfant du siècle*, d'Alfred de Musset, qui semble avoir été le premier cri de douleur des jeunes français ayant perdu les fortes directions de leur race et de la vie.

Car c'est une fois de plus d'un de ces malheureux, pareils à des navires dématés et "dégouvernaillés", qu'il s'agit dans *L'Immoraliste*, d'André Gide.

Quelques mots d'abord de l'écrivain, connu surtout des lettrés et qui ne semble pas rechercher les gloires de grand chemin. Il représente, à notre époque, ce qui est rare, le style tout de clarté et de simplicité élégante et forte que pratiquaient les XVII^e et XVIII^e siècles, quand la langue française suffisait, comme instrument, à rendre des pensées elles-mêmes simples et claires, dans un milieu cérébral qui n'était pas arrivé à la complication et à l'archi-nuançage de nos esprits contemporains. Il ne recourt guère à l'image, cette beauté et parfois cette surcharge, si en honneur actuellement, une des ressources par lesquelles on supplée, ou on essaie de suppléer, à l'insuffisance d'une langue que les myopes académiques ont sottement maintenue trop longtemps dans le clichage des disciplines et des dictionnaires adoptés par leur pédantise. L'écriture d'André Gide est essentiellement limpide et sereine. Ses neuf œuvres antérieures, parmi lesquelles ce début charmeur *Les Cahiers d'André*

Walter dont je rendis compte du temps que j'étais à *L'Art Moderne*, quitté pour la tribune plus humaine du *Peuple*, et ce livre de cime *Le Voyage d'Urien*, en sont de séduisants témoignages.

Mais le fond de *L'Immoraliste* ? L'état d'âme d'un Français, jeune encore, qui, à la suite d'une infirmité grave, mais bien guérie, est pris dans le tourbillon intime d'une transformation psychologique qui lui enlève la vision de son emploi social et par conséquent *la volonté d'agir*.

Les étapes de cette maladie, plus grave assurément que la tuberculose matérielle dont il est parvenu à se dépêtrer, sont décrites avec une minutie d'observation cérébrale remarquable et pathétique.

C'est d'abord le besoin de se dépouiller du passé. "Je ne veux pas me souvenir, dit l'un des comparses, que le principal personnage approuve. Je croirais, ce faisant, empêcher d'arriver l'avenir et faire empiéter le passé. C'est du parfait oublié d'hier que je crée la nouveauté de chaque heure. Jamais d'avoir été heureux ne me suffit. Je ne crois pas aux choses mortes, et confonds n'être plus avec n'avoir jamais été... Si encore nos médiocres cerveaux savaient bien embaumer les souvenirs. Mais ceux-ci se conservent mal : les plus délicats se dépouillent, les plus voluptueux pourrissent, les plus délicieux sont les plus dangereux dans la suite... Regrets, remords, repentirs, ce sont joies de naufrage, vues de dos."

C'est ensuite le mépris de la civilisation : — "La culture artistique monte à fleur de peuple, à la manière d'une sécrétion, qui d'abord indique la pléthore, surabondance de santé, puis aussitôt se fige, se durcit, s'oppose à tout parfait contact de l'esprit avec la nature, cache, sous l'apparence persistante, la diminution de la vie, forme gaine où l'esprit

languit et bientôt s'étirole puis meurt. Enfin, poussant à bout ma pensée : la Culture, née de la vie, tue la vie."

C'est encore la recherche des fréquentations en dehors des habitudes d'éducation et de naissance. Le triste héros dit : "La société despires gens m'était devenue délectable... La brutalité de la passion y prenait à mes yeux un hypocrite aspect de santé, de vigueur... J'exaspérais auprès d'eux ma grandissante horreur du luxe, du confort, de cette protection que ma neuve santé avait su me rendre inutile, de toutes ces précautions que l'on prend pour préserver son corps du contact hasardeux de la vie." — Voilà qui fait penser à certaines œuvres brûlantes où Georges Eekhoud peint les vagabonds. — C'est enfin l'ennui, le dégoût, finalement l'abandon de tout travail, de toute étude, l'inertie cervicale dans des occupations vagues, fantasques, désordonnées, à peine goûtées puis lâchées, telle l'aventure de Coupeau dans *L'Assommoir* tournant lamentablement et insurmontablement à la flemme et à l'ivrognerie après sa sortie de l'hôpital, mais transposée au diapason bourgeois, au diapason de la jeune "Élite".

Ce total de circonstances s'accompagne d'incidents latéraux ridicules, lâches, immoraux ou criminels.

Le tableau est poussé au noir (l'Art aime l'exagération des couleurs et des contours) mais n'est-il pas, avec tant d'autres analogues, révélateur de la situation critique et détraquée de la jeunesse française d'aujourd'hui, systématiquement détournée, comme le décrit le livre du docteur Lebon dont je parlais ici récemment, de la plupart des directions historiques de sa noble et glorieuse patrie, vers les conceptions d'un Humanitarisme abstrait enseigné par les idéologues, ou vers les conceptions trop concrètes d'un

odieux arrivisme enseigné par les argentiers cosmopolites ?

Cela ira-t-il jusqu'à l'irréremédiable décadence, comme si souvent on l'annonce, je n'y puis croire. Une telle nation ne meurt pas ainsi, et la France, au cours des siècles, s'est guérie merveilleusement de pires maladies.

Mais, Camarades, que cela nous porte à réfléchir. Loin d'être destitué du sentiment de nos destinées nationales et traditionnelles, notre Pays l'a actuellement plus vivace que jamais. Ne le perdons pas. Il nous éclaire, il nous guide, il nous donne la décision et la vaillance, dans son ingénuité et sa force.

Amis, j'envoie l'œuvre de Gide à la Maison du Peuple. Vous trouverez en tête la Bibliographie de ce subtil et mélancolique écrivain.

ANONYME

(*Le Petit Bleu*, 4 juillet 1902)

(*Note non signée, illustrée d'un portrait de Gide, dessin maladroitement inspiré de celui de 1899 de Théo Van Rysselberghe — v. la couverture du BAAG n° 14.*)

CARNET BIBLIOGRAPHIQUE

L'Immoraliste, par André Gide (Librairie du Mercure de France).

Un curieux petit bouquin très amusant de typographie vieillotte, de couverture archaïque, avec un peu l'aspect des petites contrefaçons belges où tant de volumes français étaient réduits à des dimensions de carnet de poche. Le sujet est neuf, traité avec une audace cauteleuse, avec des pondérations de sceptique, avec une exacte pré-

sentation des faits et en même temps une certaine malice prudente qui en atténue la crudité. Il est très écrit comme on peut l'attendre de M. André Gide, écrivain excellent quand il ne brave pas l'allure du style de détails familiers, choisis exprès, et mis exprès aussi, non seulement en relief, mais en saillie. Le paysage dont M. André Gide entoure son livre (le livre de M. André Gide fait grand cas du tourisme) est sobre et délicat ; il dira très joliment pour raviver à l'esprit cet aspect d'une maison de campagne où l'on a vécu et qu'on revoit après une longue absence : "La maison, quand nous arrivâmes, recevait le dernier rayon du soleil, et de la vallée, devant elle, une immobile brume était montée qui voilait et qui révélait la rivière. Dès avant d'arriver, je reconnus soudain l'odeur de l'herbe ; et quand j'entendis de nouveau tourner autour de la maison les cris aigus des hirondelles, tout le passé, soudain, se souleva, comme s'il m'attendait et me reconnaissant, voulait se refermer sur mon approche."

Voici un paysage d'automne : "L'herbe, chaque matin plus trempée, ne séchait plus au revers de l'orée : à la fine aube elle était blanche. Les canards sur l'eau des douves battaient de l'aile... Un matin nous ne les vîmes plus, et peu de jours après le temps changea. Ce fut un soir ; tout à coup, un grand souffle, une haleine de mer forte, non divisée, amenant le Nord et la pluie, emportant les oiseaux nomades."

L'Immoraliste est un savant, à sang pauvre, un tuberculeux dont la maladie suscite à l'aigu la passion, tout en lui laissant le désir de s'éprouver sur des forces, sur des vigueurs. Il se marie avant de se savoir malade, le crachement de sang le prend durant le voyage de noces ; sa femme, Marceline, le soigne avec un dévouement complet et le sauve. Plus tard, l'Immoraliste guéri,

ce sera sa femme Marceline qui sera malade ; il la soignera avec une certaine courtoisie, mais avec des impatiences nerveuses. Il n'est pas assez fort pour sentir de la maladie auprès de lui ; il lui semblerait presque que c'est un mauvais exemple. Aussi sa malade, qui aurait besoin d'être bercée d'affection, souffre très vivement de se voir délaissée et meurt un soir que, passé Biskra, l'Immoraliste s'est attardé... Il n'en a point de remords, mais vit un peu désaccordé, tombé à une moralité inférieure, mais se le pardonnant amplement, parce qu'il y voit un déploiement de sa force, et de quoi a besoin ce malade, si ce n'est de se sentir vigoureux ?

L'analyse, selon M. André Gide, de ce débile physique doué de quelque vigueur intellectuelle, ou au moins de réceptivité intellectuelle, puisque c'est un érudit, est très pénétrante. La jolie figure de Marceline se revêt d'un charme très douloureux qu'accentue encore une atmosphère de chambre de malade qui circule dans tout ce livre.

En tout cas, *L'Immoraliste* est un bouquin personnel, âpre, cruel, vrai souvent, et ce qu'il a de paradoxal ou, si l'on veut, de très spécial est présenté et détaillé avec talent, et avec toutes les préoccupations de mentalité.

(La fin de ce Dossier
dans le prochain numéro.)